

# LE PAYS DE FRANCE



*G. de Buyer*

Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Fr

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnié  
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20

## NOS TROUPES ONT REPRIS SAMOGNEUX



L'offensive que nos troupes mènent depuis le 20 août a considérablement élargi nos positions au nord de Verdun. Mais là aussi le théâtre de la guerre offre un spectacle affligeant. A Regnerville nos soldats ont trouvé, en plein champ, mises hors d'usage par les Boches qui s'en étaient sans doute servis, les machines agricoles que l'on voit dans la photographie en haut de la page. Au-dessous, à gauche, c'est la minoterie de Samogneux et, à droite, un Allemand tué en se sauvant de son abri. En bas, ce sont les décombres du château de Samogneux, dans les caves duquel s'abritait l'état-major d'une division allemande.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 23 au 30 Août

**D**ANS les secteurs d'Ypres et de Lens les troupes britanniques ont continué à gagner du terrain et à renforcer leurs positions, malgré les contre-attaques fréquentes des Allemands. Dans la région d'Ypres, c'est autour de Langemarck que leurs progrès ont été le plus marqués. Malheureusement le mauvais temps a contrarié leurs opérations. Ils ont cependant effectué une attaque d'une certaine importance le 27, à l'est et au sud-est de Langemarck, sur un front d'environ 2.000 mètres de part et d'autre de la route de Saint-Julien à Poelcapelle, et ont avancé leurs lignes jusqu'à la troisième ligne allemande dont ils occupent les tranchées. Dans ce secteur, sur d'autres points, quelques coups de main ont été favorables à nos alliés. Les initiatives que les Boches ont prises contre les lignes britanniques ne leur ont pas réussi : une seule fois, ils ont fait flétrir le front anglais, sur des positions situées vers la route d'Ypres à Menin, qu'ils ont attaquées avec de grandes forces. Mais ce n'est là pour l'ennemi qu'un succès sans résultat et surtout sans lendemain.

Autour de Lens, nos alliés continuent à avancer pas à pas, procédant avec méthode à l'occupation de toutes les positions qui entourent la ville. Parmi les plus importantes de celles-ci on peut citer le Crassier-Vert, qui est situé immédiatement au sud de Lens et que les Allemands ont solidement organisé. Les troupes britanniques ayant attaqué en cet endroit le 23, une violente bataille s'en est suivie, qui a duré jusqu'au lendemain. Nos alliés ont pu s'emparer d'une partie de ce massif.

En certains endroits ils sont très près de la ville : les Canadiens, à la date du 20, occupaient même l'extrémité d'un faubourg, et ils avaient fait d'autres incursions dans ce qu'on pourrait appeler la ville extérieure, constituée par d'immenses corons qui s'étendent fort loin.

Le secteur de Saint-Quentin était depuis quelque temps assez tranquille : les Boches occupaient là des positions très fortifiées et sur lesquelles ils pouvaient se croire oubliés. Mais une hauteur sur laquelle ils étaient établis, à l'est d'Hargicourt, gênait les Anglais. Le 26 nos alliés ont donc pris l'offensive sur un front de plus de 1.600 mètres dans cette zone, et en peu de temps ont chassé l'ennemi de ses positions, sur une profondeur de 800 mètres : la ferme de Cologne et la ferme de Malakoff se trouvent englobées dans le terrain gagné ainsi par les Anglais. De ce nouvel observatoire, ces derniers dominent la « ligne Hindenburg » et le canal de Saint-Quentin. C'est un succès auquel ils attachent une réelle importance.

Les autres endroits où les communiqués ont signalé des opérations de second ordre sont : la région de Lombaertzyde, où un poste pris par nos alliés a été repris par les Boches ; la région de Gouzeaucourt, où les escarmouches sont fréquentes ; les régions d'Hulluch, d'Oosterveen, etc. Les Portugais, qui ont publié le 16 août leur premier communiqué officiel, ont été signalés le 26 comme ayant repoussé une attaque au sud-est de Laventie : c'est donc dans cette région qu'ils occupent un secteur.

Sur le front français, les Allemands se sont donné beaucoup de mouvement, mais on ne les a pas vus tenter la grosse contre-offensive que semblait appeler leur cuisante défaite du 20 au 23 au nord de Verdun. Tout d'abord, c'est dans la région de l'Aisne qu'ils cherchent à attirer l'attention par des attaques à bâtons rompus : le 23, dans les secteurs de Laffaux, Ailles, Cerny. Ils n'arrivent là à rien, et le 25 ils essuient des revers en des tentatives de même genre vers Vauquois et Avocourt. Entre temps nos poilus avaient effectué, avec succès, des coups de main sur certaines de leurs tranchées, notamment au sud-est de Saint-Quentin, à l'ouest du Panthéon, et en Champagne.

Le secteur de la Meuse est encore celui où se sont réalisées les opérations les plus intéressantes. Dès le 23, sur la rive droite, nos hommes réduisaient un fort îlot de résistance au nord-est de la ferme de Mormont, et le 25 une attaque locale sur la rive gauche nous donnait du large au nord de la côte 304 et nous portait aux lisières de Béthincourt et sur le bord du ruisseau des Forges. Le 26 notre commandement déclencheait une nouvelle attaque sur la rive droite, entre la ferme Mormont et le bois le Chaume. Malgré une résistance acharnée, nos troupes enlevaient les défenses de l'ennemi sur un front de 4 kilomètres et 1.000 mètres en profondeur. Cette opération nous donnait la totalité du bois des Fosses et nous faisait prendre pied sur le plateau de Beaumont, jusqu'au village dont nos troupes occupaient les premières maisons. Outre ce gain, nous faisions là près de 1.500 prisonniers dont 37 officiers. C'est une nouvelle défaite pour les Boches : cette fois ils réagissent, mais une forte contre-attaque qu'ils lancent le 27 contre nos nouvelles positions échoue piteusement, et ils ne sont pas plus heureux le 28 dans leurs reconnaissances au nord des Caurières.

La lutte d'artillerie est très vive dans la Meuse.

Le président de la République est allé le 29 à Verdun où, sur la place d'Armes, il a remis, avec le cérémonial d'usage, au général Pétain le grand cordon de la Légion d'honneur.

M. Poincaré a ensuite félicité le général Guillaumat, l'état-major de la 2<sup>e</sup> armée et a passé en revue une des divisions qui se sont signalées au cours des dernières opérations. Un autre des chefs qui ont commandé pendant la dernière offensive de la Meuse, le général de Riols de Fonclare, a été nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

### L'OFFENSIVE ITALIENNE

Sur le front de plus de 60 kilomètres qu'elle embrasse, l'offensive italienne se poursuit avec succès. Nos alliés ayant franchi l'Isonzo et enlevé toute une série de postes ou de villages échelonnés sur la rive orientale, se sont attaqués aux fortes positions de Vrh, du Jenelik, du Kovde et du monte Santo qui sont tombées en leur pouvoir. Elles atteignent ainsi la bordure du plateau de Bainizza. Pendant ce temps nos alliés refoulaient l'ennemi à l'est de Gorizia ; enfin, l'Hermada était attaqué par le sud. La défense autrichienne, dans ce large secteur, avait pour points d'appui principaux, au nord le monte Santo, au sud, l'Hermada. Le monte Santo, à 6 kilomètres au nord de Gorizia, était pour la ville reconquise une menace permanente. La perte de cette hauteur rend précaire pour les Autrichiens la possession des monts San-Gabriele et San-Daniele, d'où ils bombardaient sans obstacle Gorizia, mais qui maintenant vont être eux-mêmes exposés aux obus italiens qu'on leur enverra du monte Santo. De plus, la prise du monte Santo a facilité aux Italiens l'attaque du plateau de Bainizza qui se déroule au nord du mont. Ce plateau, avec celui de Ternova, qui n'en est qu'une partie, est la principale barrière que nos alliés ont à franchir en direction de Laibach, mais c'est une barrière formidable, faite d'un entassement de buttes escarpées, séparées par des ravins à pic, couvertes d'une forêt épaisse et fortement organisées. A la date du 29 cette âpre région est en partie conquise, mais une grande bataille est en cours sur le plateau et vers la vallée de Chiapavoni ; les Italiens mènent de puissantes attaques en particulier contre le mont San-Gabriele, qui commande cette région.

Le premier résultat de l'offensive, sur cette partie du front, a été l'enfoncement des lignes autrichiennes sur 18 kilomètres de longueur et une dizaine en profondeur, et la capture de 25.000 prisonniers environ. On évalue à plus de 100.000 hommes les pertes totales des Autrichiens depuis le début de ces opérations. L'autre point d'appui de la défense autrichienne, le massif de l'Hermada, est puissamment attaqué, par terre et par mer, par les monitors

italiens et anglais. Le bombardement par les monitors rend impraticables, pour les Autrichiens, les routes et voies ferrées qui longent l'Adriatique.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL DE BUYER

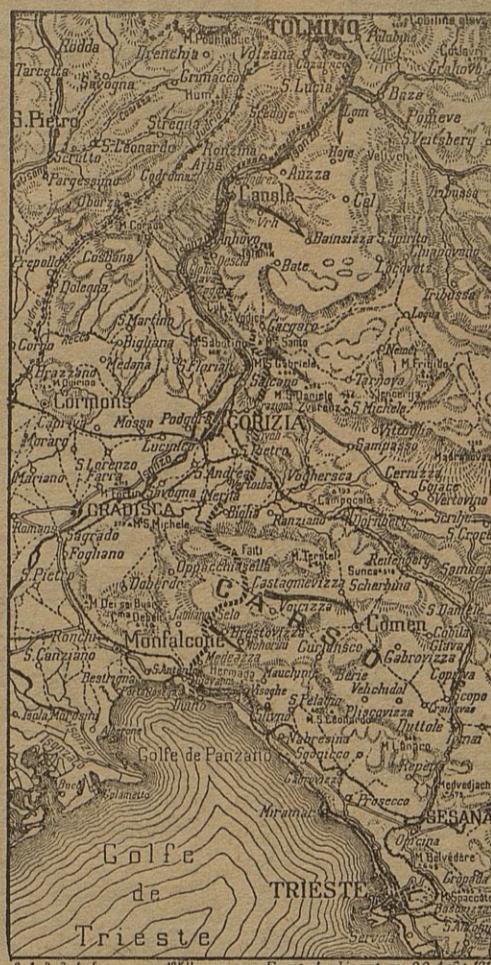
Né le 24 septembre 1855 à Bonnay (Doubs), le général de Buyer a fait sa carrière dans la cavalerie. Après être sorti de Saint-Cyr en 1877 dans cette arme, il suivit, étant capitaine, les cours de l'Ecole de cavalerie. Colonel en 1908, il commanda le 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique.

Après le premier mois des hostilités, il est nommé général de brigade à titre temporaire et placé à la tête de la 5<sup>e</sup> brigade de cuirassiers ; puis il commande, par intérim, la 4<sup>e</sup> division de cavalerie.

Nommé divisionnaire en 1915, il a sous ses ordres une division d'infanterie. Mais en août de la même année il prend le commandement du 3<sup>e</sup> corps de cavalerie, puis à la fin de l'année 1916 celui du 2<sup>e</sup> corps.

Le 23 janvier 1915, le général de Buyer était cité à l'ordre de l'armée dans les termes suivants : « Le 11 novembre 1914, ayant pris le commandement d'une division d'infanterie en situation critique, a, par la fermeté et la netteté de ses ordres, rendu immédiatement la confiance à tout le monde. Après avoir enrayé l'ennemi par une vigoureuse contre-attaque, a ordonné les dispositions les plus heureuses pour rétablir une situation militaire et préparer une reprise efficace de l'offensive. A rendu en ces circonstances un service signalé et fait preuve des plus belles qualités de caractère et de commandement. »

Le général de Buyer a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 juillet 1916.



LES OPÉRATIONS ITALIENNES.

# POUR LA MAITRISE DES MERS

Faut-il attaquer les bases navales allemandes ?

C'est une proposition qui a été souvent émise tant en Angleterre que chez nous et surtout depuis que la guerre sous-marine à outrance a causé des dégâts importants dans nos flottes de commerce. En effet, s'il est, d'une part, actuellement certain que l'Allemagne n'est pas arrivée au but qu'elle se proposait, et qui était de réduire en un temps donné nos marines marchandes, il est non moins certain, d'autre part, que la guerre sous-marine est pour nous une gêne sérieuse dans le domaine économique et que cette gêne pourrait, avec le temps, influer sur les facteurs militaires de la lutte. En sommes-nous à voir discuter notre maîtrise des mers, indispensable au succès ? Non certes, le taux du mouvement des ports anglais, français et italiens est notablement plus élevé qu'il y a six mois et le coup théâtral de la déclaration du blocus à outrance a déterminé un salutaire mouvement en faveur des constructions navales qui avaient trop longtemps été oubliées.

La guerre sous-marine continuant, au taux des pertes actuelles, ne constitue donc pas, à brève échéance au moins, un grave danger. Répétons-le cependant : c'est une gêne et une gêne sérieuse qui demande des mesures énergiques. Beaucoup a été fait dans ce sens depuis quelques mois. Y a-t-il mieux à faire ? C'est ce que nous voulons envisager aujourd'hui, au cas où des mesures particulières deviendraient d'une impérieuse nécessité.

Un moyen, et un seul, comme remède à la guerre sous-marine, est absolument radical. Il demanderait la destruction complète et durable de toutes les bases navales allemandes, de tous les centres de ravitaillement, de réparation et de construction.

Agir en effet sur une seule quelconque des bases, soit une de celles du groupe nord (côte belge, côte de la mer du Nord, côte de la Baltique), soit une des bases méditerranéennes (bases autrichiennes, bases turques) ne constitue pas une mesure radicale. Les bâtiments en mer ont la faculté de rallier les bases restantes et de reprendre, avec plus de difficultés, il est vrai, mais de reprendre quand même la guerre de piraterie ; il faut nous souvenir que les sous-marins de petit modèle, à faible rayon d'action, sont démodés et que bon nombre d'unités sous-marines sont à même de tenir la mer pendant près de deux mois.

Seule donc la destruction complète et durable de toutes les bases est une mesure radicale.

Comment atteindre ce but ? Deux moyens d'exécution s'offrent à nous : le premier consisterait en une destruction aussi complète que possible, par bombardement, de toutes les bases ; le second serait réalisé par l'occupation de ces bases. Cette deuxième mesure serait la seule radicale, c'est-à-dire mathématiquement certaine, on le conçoit aisément ; quant au bombardement, si complet soit-il, on se demande s'il est à même d'assurer des résultats durables. Admettons même (ce qui est loin d'être prouvé) qu'il en soit ainsi, et qu'un bombardement serré des bases navales des empires centraux supprime pour quelques semaines la crainte de la guerre sous-marine ; sommes-nous à même d'entreprendre une opération d'une telle complexité et d'une telle envergure ? Et si oui, que risquons-nous ? Car il ne faut pas seulement voir le mal que l'on peut faire à l'ennemi, il faut voir aussi celui que l'on pourrait être amené à subir. Qui ne risque rien n'a rien ; il est vrai, mais est-il bon de trop risquer ? C'est ce que nous allons maintenant étudier. Je n'envisagerai pas une attaque générale de toutes les bases, je considérerai seulement une opération de destruction par bombardement des bases principales qui, de toute évidence, sont celles de la côte allemande de la mer du Nord.

La côte allemande de la mer du Nord, du Danemark à la Hollande, de l'île de Röm à l'île de Borkum est d'un accès difficile ; elle est en effet naturellement défendue par un chapelet d'îles disposées parallèlement au rivage et à une certaine distance de celui-ci et en outre par des bancs de sable qui obstruent jusqu'aux estuaires des fleuves, à l'exception toutefois d'étroits chenaux. La côte allemande possède de ce fait un double système défensif : 1<sup>o</sup> Système de barrage en mer par les canons des îles et les torpilles qui obstruent les passages ; 2<sup>o</sup> Système défensif vrai des fortifications de la terre ferme. À ces deux systèmes très puissants et très complets par eux-mêmes il faut ajouter un système défensif mobile, réalisé à la fois par les bâtiments de guerre (bâtiments de ligne et flottilles) et par les engins aériens (dirigeables et avions).

Il n'est donc pas exagéré de dire qu'il existe une zone d'environ 25 kilomètres à partir de la côte, où tout navire se trouvera exposé aux dangers des feux d'artillerie extrêmement puissants des pièces des côtes soutenues par les pièces des gros navires. Dans cette même zone, le navire ou l'escadre qui serait aux prises avec l'artillerie devrait craindre le danger si grave des mines et celui, sérieux, des torpilles des destroyers et des sous-marins.

L'opération comporterait donc :

1<sup>o</sup> Le refoulement dans leurs ports des unités navales ennemis ;

2<sup>o</sup> L'attaque au canon des ouvrages de terre menée concurremment aux opérations de dragage des mines ;

3<sup>o</sup> L'attaque au canon des bases elles-mêmes et la destruction des moyens qu'elles possèdent.

C'est là une tâche formidable, car les bases allemandes de la mer du Nord sont nombreuses. À côté du chantier impérial de Wilhelmshafen, dans la baie de la Jade, on trouve, de l'ouest à l'est, l'embouchure de l'Ems masquée par Borkum, l'embouchure de la Weser avec Brême et Geestemünde, enfin l'embouchure de l'Elbe avec Cuxhaven, plus loin Brunsbüttel (avec les extrémités du canal de Kiel) et plus loin encore Hambourg.

Tous ces ports, à l'exception de Cuxhaven, ont un caractère commun, celui d'être situés profondément à l'intérieur des terres et protégés par conséquent des actions maritimes par la distance. En outre, de l'Ems à la Jade, le groupe oriental des îles de la Frise est très serré. Il en est de même le long du Schleswig. Seule se trouve donc un peu à découvert la partie centrale de la côte, le sommet de l'angle rentrant (embouchure de la Weser et l'Elbe), mais la baie est défendue très puissamment, à la fois par les fortifications d'Heligoland (citadelle avancée) de Neuwerk et par les feux de la côte ; si en effet les îles sont plus rares à ce niveau, la disposition en angle droit de la côte, de Cuxhaven à Tonning, assure une densité de feux exceptionnelle par suite du croisement. À un accès difficile répondraient des pertes élevées.

L'expérience des Dardanelles est là pour nous servir. Dans des conditions bien meilleures pour nous, avec l'appui si appréciable d'un corps de débarquement, sans opposition sérieuse de la part d'une flotte ennemie, nous ne sommes pas arrivés à réduire définitivement, même avec le temps, les fortifications qui barraient l'entrée des Dardanelles. Le 18 mars 1915 une opération fut entreprise pour forcer le passage ; le nombre des navires engagés n'était pas considérable, les pertes furent cependant très élevées. Trois cuirassés furent coulés : un navire anglais de 15.000 tonnes, l'*Irresistible*, et deux navires de 12.000 tonnes, l'*Océan*, anglais, et notre *Bouvet*. Cinq bâtiments cuirassés furent gravement avariés ; deux anglais : l'*Inflexible* et l'*Albion*, et trois français : *Suffren*, *Charlemagne* et *Gaulois* ; ce dernier dut même être échoué de suite pour éviter la perte totale du bâtiment. En outre deux cuirassés anglais furent assez sérieusement touchés. Malgré ces pertes, malgré le courage et la méthode qui furent dépensés sans compter pendant cette journée, le passage ne fut pas forcé.

Que l'on ne vienne pas alors nous parler d'une attaque en grand sur les côtes autrement mieux défendues de la mer du Nord. De Wilhelmshafen à Brunsbüttel les pertes y seraient terribles et, si marquée que soit notre suprématie navale, cet avantage considérable serait probablement remis en question du fait de la disparition d'un grand nombre de nos meilleures unités.

Pour avoir voulu annihiler la menace sous-marine, et probablement sans encore réussir, nous perdrons la maîtrise de la mer. Qui donc oserait, à l'heure actuelle, mettre ces deux éléments en balance ? Liberté des mers veut en effet dire, pour nous, liberté de ravitaillement en hommes, armement, charbon et aliments.

La réponse à la question posée au début de cet article me semble donc devoir être partiellement négative ; est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire d'autre que ce que nous faisons ? Certes non. Il existe deux points où les bases navales ennemis sont accessibles à moins de frais. Je veux parler de la côte belge et de la côte autrichienne.

L'occupation d'une part des bases de Zeebrugge et d'Ostende, d'autre part de celles de Trieste, Pola, Fiume et des bouches de Cattaro, constituerait une mesure extrêmement efficace pour restreindre l'activité des sous-marins. Elle présenterait en outre des avantages stratégiques nombreux au point de vue purement terrestre : suppression des bases aériennes allemandes du nord, qui seraient remplacées par nos bases aériennes ; celles-ci agiraient sur les centres industriels de Belgique et leur action combinée à celle d'autres bases situées dans l'est de la France rendrait difficile l'effort militaire et industriel de l'Allemagne. Du côté de la mer Adriatique, avantages encore plus marqués au point de vue maritime, et premier temps d'une liaison entre le front italien et celui des Balkans.

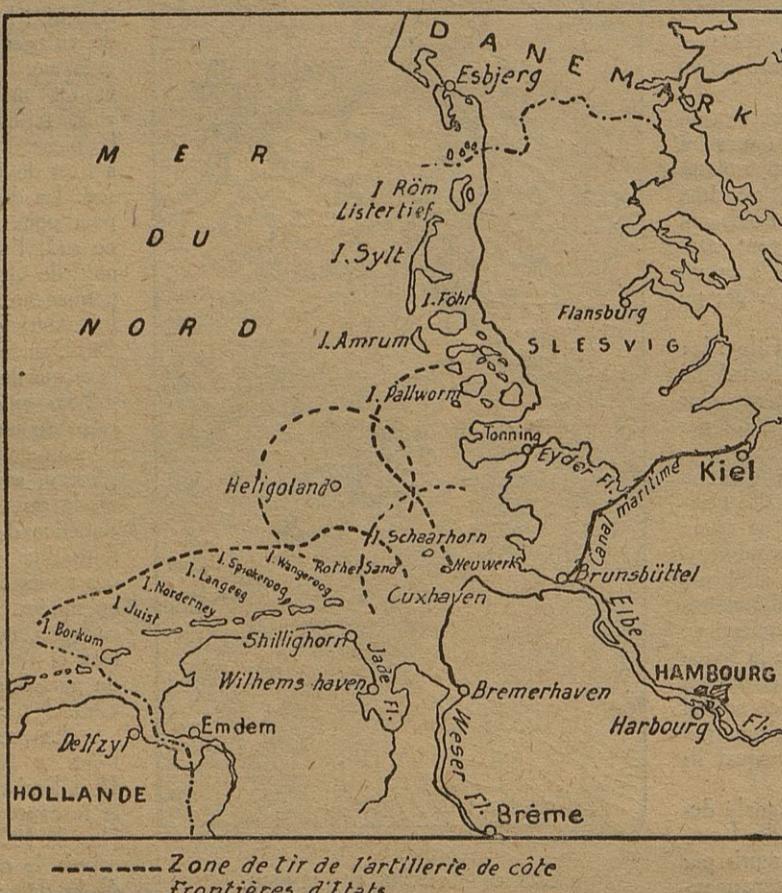
Ces deux opérations présenteraient des difficultés, certes, mais qui ne sont pas insurmontables. La liaison immédiate entre les forces de terre et de mer, leur action combinée seraient en ces deux points réalisables au maximum.

Et à cause de cette liaison immédiate le débarquement sur ces côtes d'un ou de deux corps d'armée serait possible, car on pourrait tenir compte de la règle maritime connue : « Il ne suffit pas de débarquer, il faut encore pouvoir déboucher. » Les troupes aussitôt à terre auraient moins d'obstacles à vaincre, leur action se combinant avec celle des armées combattantes.

Enfin les nombreux monitors récemment construits trouveraient là une application du principe qui a présidé à leur construction.

Pour terminer rappelons deux proverbes qui s'appliquent particulièrement à la question : « Qui trop embrasse mal étreint. » « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. »

AMIRAL G.

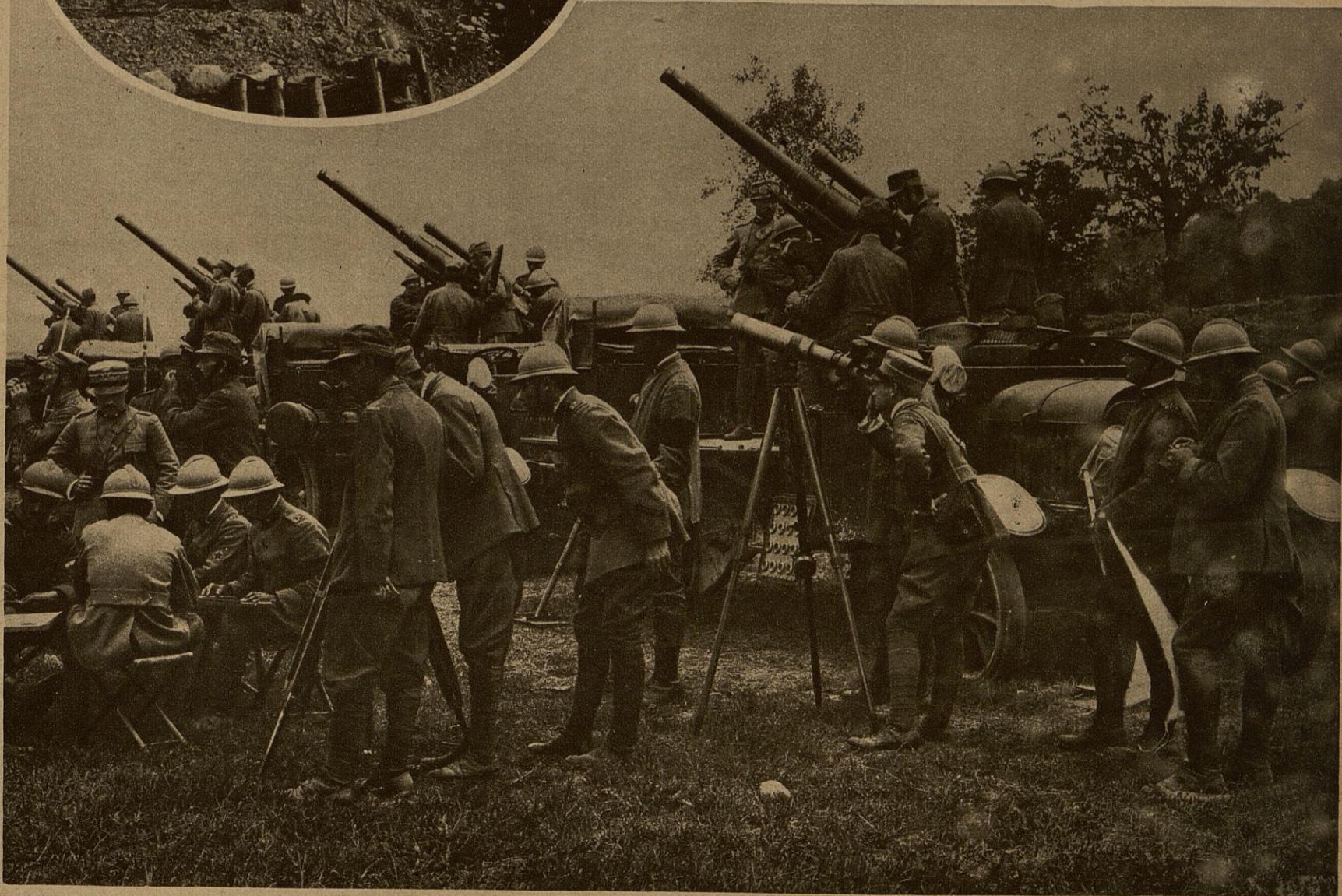


LES BASES NAVALES ALLEMANDES DE LA MER DU NORD.

## LA VICTORIEUSE OFFENSIVE DES ARMÉES ITALIENNES



Sur le front de bataille à l'est de Gorizia voici, à gauche, une tranchée italienne que 30 mètres à peine séparent de la tranchée ennemie. Elle est couronnée d'une haie en fils barbelés par-dessus laquelle les Italiens jettent des bombes à main aux Autrichiens. A droite, des fantassins gagnent par des boyaux la tranchée d'où ils partiront à l'attaque. Dans le médaillon : sur les hauteurs du Carso, le général Cadorna, en avant d'un groupe d'officiers d'état-major, examinant, plans en mains, les positions ennemis.



Nos alliés italiens conduisent leur offensive actuelle dans le secteur de l'Isonzo avec une magnifique bravoure et des moyens d'une puissance sans précédent. Ils ont trouvé devant eux des adversaires bien armés et retranchés sur des positions formidables, telles que le monte Santo et le Carso de Bainizza, qu'ils ont brillamment enlevées, avançant en moins d'une semaine d'une dizaine de kilomètres sur 18 kilomètres de front. Leur artillerie surtout est remarquable, et de force à leur faciliter la conquête de tous les obstacles. Voici un groupe de leurs auto-tracteurs avec les pièces en position et le personnel aux postes de combat.

# LA PRÉMÉDITATION DE L'ALLEMAGNE

Au mois de mars 1914, le journal satirique de Munich Simplicissimus dévoilait les plans de l'état-major allemand

C'était le premier beau soir du printemps de 1914, et même très exactement le 30 mars. Le très honorable — et d'ailleurs hautement honoré — M. Krause (vous savez, celui-là que l'on appelle communément Krause-aux-saucisses pour le distinguer des cent ou deux cent douzaines de Krause qui vendent du drap, de la bière, des bottes, du savon, des pianos, des poêles mobiles, des chaussures, des tableaux, des verrous, du cacao, des pommes de terre, des bateaux à vapeur, des lanternes ou tout autre objet dont le nom s'accorde à leur nom patronymique) donc M. Krause, après une journée de travail bien remplie, avait copieusement diné. Et, indice magistral d'une conscience paisible, M. Krause digérait en toute tranquillité. Peut-être même s'endormait-il, lorsque soudain... ah ! soudain... il se passa une chose étrange...

Sanglé dans sa redingote, monocle à l'œil, casquette plate sur ses cheveux pompadurés et doigts gantés de blanc à la visière, un officier apparut devant le calme et honoré M. Krause, salua, s'inclina et déclara :

— M. Krause, Sa Majesté l'empereur vous demande d'urgence.

La durée d'un éclair, et M. Krause est prêt, est parti, est arrivé au palais impérial : il faut, sur un ordre pareil, aller très vite, M. Krause le sait bien... Le kaiser Wilhelm a horreur d'attendre.

Et justement le voici, le kaiser, l'héritier de Barberousse, le maître des Allemands. Apparition redoutable ? Non point : charmante et débonnaire au contraire. La haute figure du maître si dramatique avec son visage sévère, ses moustaches en pointe, avec son uniforme splendide et son immense manteau de cour rouge, à revers d'hermine, se détache sur les marches du trône comme une bienveillante vision. Et le kaiser Wilhelm s'approchant de Krause-aux-saucisses lui dit fort gaîment :

— Mon cher Krause, je vous remercie d'être venu. Je voulais vous dire que je me sens un peu fatigué. Vous seriez bien aimable de me remplacer et de vous charger de la direction de l'Allemagne.

En vérité, M. Krause ne saurait se dérober à une invite aussi gracieuse, dont il n'est qu'à demi surpris : M. Krause sait ce qu'il vaut, le kaiser ne l'ignore pas non plus... Rien de plus naturel à ses yeux qu'un semblable appel, rien de plus simple aussi :

— Comptez sur moi, Majesté !

Wilhelm II est parti se reposer en toute confiance, et il a bien raison d'avoir confiance, car vivat Krause imperator et rex ! et, par Odin, chacun va savoir ce que c'est que le kaiser Krause.

Le premier à l'apprendre — à tout seigneur tout honneur — ce sera cet excellent chancelier, brave homme évidemment, mais un peu mou ; et l'empereur Krause n'aime pas la mollesse. La réception du nouveau maître est simple, mais les mots disent ce qu'ils veulent dire.

— Ah ! vous voilà Bethmann ? Ça va !... Seulement, n'est-ce pas, à partir de demain vous viendrez une heure plus tôt : sous mon gouvernement il faudra que cela marche plus rondement. C'est dit, n'est-ce pas ? Bon, ne me le faites pas répéter et passons aux affaires courantes...

Bethmann a compris : une main de fer dans un gant de velours. Wilhelm II fatigué peut se reposer avec sécurité : l'empereur Krause est un empereur.



— Ah ! vous voilà Bethmann ! Ça va ! Mais, n'est-ce pas, à partir de demain, vous viendrez une heure plus tôt. Sous mon gouvernement il faudra que ça marche plus rondement.



— Eh ! qu'y a-t-il ? — Voilà, sire, une nouvelle désagréable de France : l'importation de la choucroute allemande est interdite...

Déjà la voix du maître interroge avec une décision, une netteté extraordinaires :

— Qu'y a-t-il aujourd'hui ?

Eh ! justement Bethmann était inquiet : il y a quelque chose de grave, de très grave, et le chancelier se demandait comment le maître, avec son esprit ingénier, subtil, mais un peu... oui là vraiment, un peu hésitant, il faut bien le dire, timoré même parfois, on peut l'avouer, ... allait prendre cela. Mais maintenant il n'hésite plus, et c'est avec la plus ferme confiance en une réponse énergique que M. le chancelier annonce :

— Sire, une désagréable nouvelle...

— Ah !

— De France...

— Ah ! ah !

— Par décret du gouvernement, l'importation de la choucroute allemande est interdite...

— Vraiment ?

— Oui, interdite...

— C'est bien.

Et avec un sourire satisfait, le maître Krause déclare tranquillement :

— La France va voir qu'elle a affaire aujourd'hui à un autre adversaire que lors des histoires du Maroc !... Ecrivez...

Sur un signe de la dextre étendue, Bethmann a pris la plume et, sous la dictée, il écrit :

« Ce 30 mars 1914, nous Krause, par la grâce de Dieu roi de Prusse et empereur d'Allemagne, déclarons, par les présentes, la guerre à la République française... »

Et déjà son ordre à peine inscrit par le chancelier, Sa Majesté ne s'occupe plus que du choix de son uniforme : cela seul en effet demeure en suspens, car tout le reste est prêt, et depuis si longtemps, pour l'entrée en campagne.

Quelle incertitude, ce choix !... Uhlan ? peut-être... hussard ? pourquoi pas, c'est cavalier... officier de la garde du grand Frédéric ? il se pourrait, c'est noble, vénérable, traditionnaliste et tout à fait « inoubliable-aïeul ». Non, décidément la tenue de garde du corps, tenue de parade, est la seule qui convienne pour une promenade militaire en France.

L'heure du départ sonne déjà : l'empereur Krause prend d'abord son déjeuner favori : un « os à la glace », chef-d'œuvre que de ses mains impériales cuisine elle-même Sa Majesté l'impératrice Gertrude, plus simplement « Trude » pour son maître, seigneur et époux.

Puis casqué, cuirassé, botté, sanglé, ganté, Krause l'era part pour l'armée : puissante vision... la calèche impériale traverse les Tilleuls au milieu d'un ouragan de clamours éperdues... l'Allemagne entière, la grande voix de la Germanie acclame et remercie le maître qui réalise enfin le vœu délirant de son âme guerrière...

Le grand conseil... le premier grand conseil... vieux généraux blanchis sous le harnois, jeunes colonels, vétérans réfléchis, feld-maréchaux savants, état-major d'élite... cartes déployées, plans proposés... Sa Majesté décide. Sur la table est une règle, sur le mur, une vue de l'Europe. Aux doigts du maître la règle se dresse, s'abat bien à plat, une extrémité sur Berlin, une extrémité sur Paris, le bois gradué enjambant Luxembourg, Belgique, vallées de l'Aisne et de l'Oise ; et la voix impériale laisse tomber cet ordre, destructeur de tous plans, projets, manœuvres, tactiques, feintes.

— Messieurs, le chemin le plus court de Berlin à Paris est la ligne droite... Marchons !

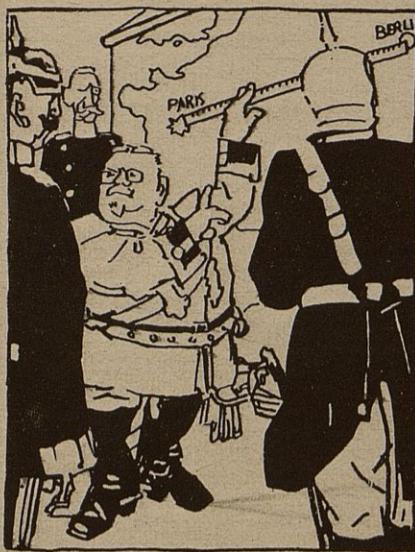
— Hoch ! hoch ! hoch ! pour le Seigneur de la Guerre !



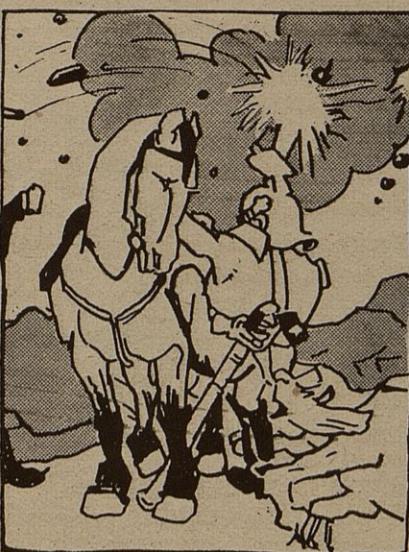
— Comment ?! Interdite ?! Ah ! la France va voir qu'elle a affaire aujourd'hui à un autre adversaire que lors de l'affaire du Maroc !

— Ecrivez : Nous, Krause, par la grâce de Dieu empereur d'Allemagne, déclarons par la présente la guerre à la République française.

C'est la ruée. Souvenirs d'Attila ; vengeance de Bouvines, de Valmy, d'Iéna ; parachèvement de l'œuvre de Bismarck. Le Seigneur de la Guerre traverse les mêlées sans que Sa Majesté voie l'âme d'acier animant le corps de Krause I<sup>er</sup> se troubler parce que quelques chevaux de-ci de-là ont succombé sous Elle.



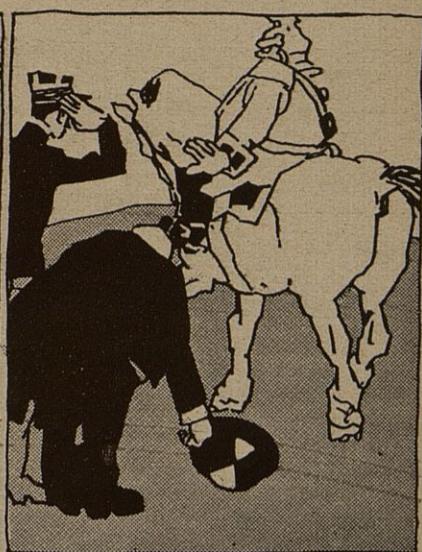
Krause prend le commandement suprême. Grand conseil de guerre. S. M. décide : « Messieurs, le plus court de Berlin à Paris c'est la ligne droite. »



Combats devant et derrière les forts de la frontière. Sa Majesté a déjà eu plusieurs chevaux tués sous Elle.



Victoire sur la Marne et sur la Seine. Le prince Emile, le plus jeune rejeton de la famille Krause, s'empare lui-même de deux drapeaux.



Au bout de huit jours Poincaré fait des propositions de paix. « Il n'y a rien de fait, répond Sa Majesté : cette fois-ci je veux en finir avec la France. »

Bataille sur la Marne : victoire allemande. Bataille sur la Seine : victoire allemande. Episode glorieux : le dernier né de la dynastie Krause, le prince Emile, gracieux hussard de la mort, a de sa main pris deux drapeaux français. Le cœur de Krause I<sup>er</sup> sent se dilater en lui l'orgueil ancestral et germanique : que lui parlerait-on maintenant de Sedan ! ah ! ah ! Aussi quand le président Poincaré, tenant en main son chapeau de soie à haute forme, vient bien humblement demander la paix, le rire spirituel de Krause fait tressaillir de joie l'Allemagne entière chatouillée dans sa kultur exquise :

— Il n'y a rien de fait, mon pauvre ami : j'ai décidé d'en finir avec la France, moi ! Continuons...

Cette fois c'est la bataille de Bordeaux et... il n'y a plus d'armée française, plus du tout, du tout... plus rien... le néant de la destruction, oui vraiment. Et Sa Majesté Krause I<sup>er</sup> se fait un devoir de le constater par Elle-même en parcourant le champ couvert de morts sur quoi tombe la nuit allemande...

— Comment ? quelle est cette nouvelle ? Les Russes ont franchi la frontière de la Prusse orientale ? Ils ont cassé tous les pots à bière ? Que signifie ? A cheval, messieurs, à cheval ! *der Teufel !*...

Les Russes déjà sont défait. A leur suite Krause franchit le Niémen... Tiens, qu'est-ce que cela ? Une ombre ? Un fantôme ? Petit chapeau, redingote grise, main gauche dans l'habit, masque glabre : parfaitement c'est vous, Napoléon ?

— Krause, Krause, Krause, souviens-toi de Moscou !

— Ah ! ah ! merci du conseil ; mais, pauvre ami jadis trop imprudent, les

le Kremlin... Qui donc vient céans ? Eh ! c'est ce cher Nicolas... Comment, à genoux ? et tendant son épée ? Ah ! si donc. Et le Seigneur de la Guerre sourit et cajole :

— Sire le Tzar, rassurez-vous, relevez-vous et plus ne tremblez : on ne vient pas tous les jours à bout d'un si brave adversaire...

Mais on gratte doucement à la porte de la tente impériale. Holà, qu'est-ce ? Un grand plumet de coq, un chapeau de feutre, une petite silhouette... Emmanuel. Le rire colossal de Krause ébranle les murs de toile et derrière lui, de confiance, toute l'armée éclate de rire :

— Bonjour, Sire... Tout chemin vient donc de Rome comme il y mène, à ce qu'on dit... Mais vous arrivez un peu tard...

— C'est loin l'Italie, et puis... à dire le vrai... j'avais en votre puissance une si parfaite confiance, mon très cher cousin, module le survenant.

— Par Odin, Arminius, Attila et Barberousse, vous aviez raison... et tenez voici, j'en suis sûr, une nouvelle occasion qui s'offre de vous prouver ce pouvoir... n'est-il pas vrai ?

Un général est debout devant l'empereur, la main au casque ; il répond :

— Parfaitement, sire : la flotte anglaise vient de paraître devant Hambourg qu'elle attaque.

Sa Majesté a le sourire satisfait du chef qui voit se réaliser une éventualité espérée, escomptée, attendue :

— Qu'importe... mes zeppelins la survolent...

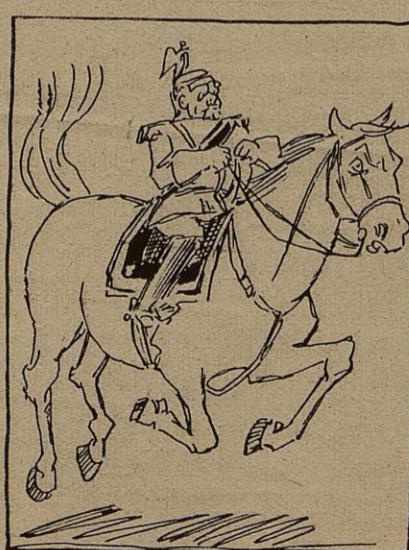
Ces mots sont à peine prononcés que déjà, écrasée du haut des airs par des



BATAILLE DÉCISIVE DE BORDEAUX. — L'armée française est complètement anéantie.



Le lendemain de la bataille de Bordeaux on annonce que les Russes ont franchi la frontière et ont cassé toutes les chopes à Cadines.



— Que signifie ? ! rugit l'empereur Krause, et il dirige immédiatement son cheval de bataille vers l'Est.



Les Russes sont immédiatement repoussés. Krause traverse le Niémen et au spectacle de Napoléon qui lui rappelle Moscou il répond : « Nous avons amené les pompiers. »



Deux jours plus tard le tsar remet son épée au glorieux empereur Krause. Mais Krause le relève et lui dit : « Sire, rassurez-vous. On ne vient pas tous les jours à bout d'un si brave adversaire. »

tonnes d'explosifs, la flotte anglaise, l'im-  
mense et orgueilleuse flotte britannique n'existe  
plus.

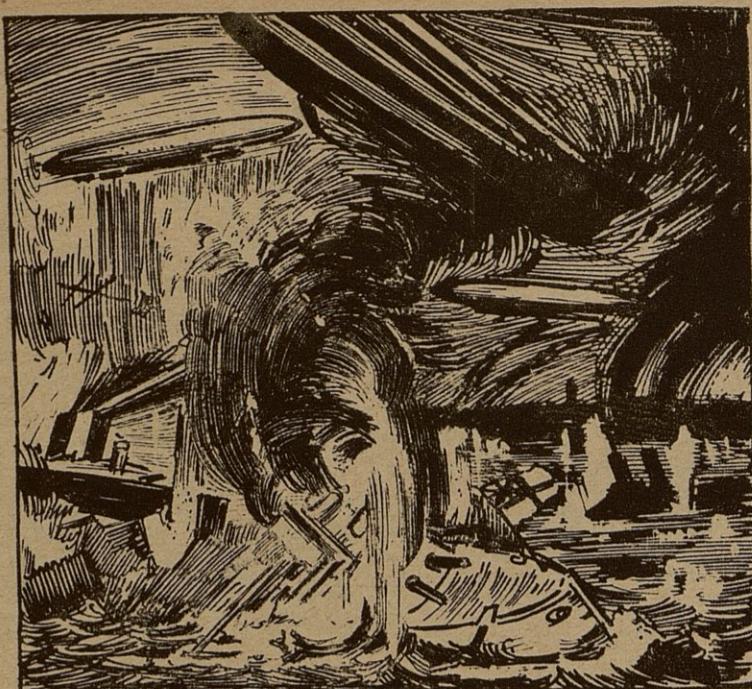
*Deutschland über alles !*

Ah ! l'orgueil suprême, l'orgueil inouï du triomphe. Krause, Seigneur de la Guerre, Krause est maître, Krause est dieu. Drapeaux flottants, canons roulant sur le pavé, musiques tonitruantes... et des fleurs... et des oriflammes... et le pas de parade des grenadiers sous la porte de Brandebourg... et la foule... et le beau cheval de Krause I<sup>er</sup>... C'est le retour du Vainqueur... Ivresse populaire... selves... frénésie... vision de Germania aux fortes mambelles dont la dextre pose le laurier au front de Krause I<sup>er</sup>...

— Hé !... hé là ! Krause... tu dors... Krause... tu rêves... Mais réveille-toi donc, Krause, mon doux Krause... Réveille-toi... à quoi diantre rêves-tu ?... Tu es tout en nage...

Stupeur... surprise amère... grandeur et décadence ! c'est le lit conjugal, long, large et lourd, le lit ordinaire et confortable qui n'a rien d'impérial, le lit commode et chaud, trop chaud pour les digestions difficiles. La main de M<sup>me</sup> Krause épingle doucement le front de son époux, et Krause, douloureux, murmure ces mots qui effacent sa tendre moitié :

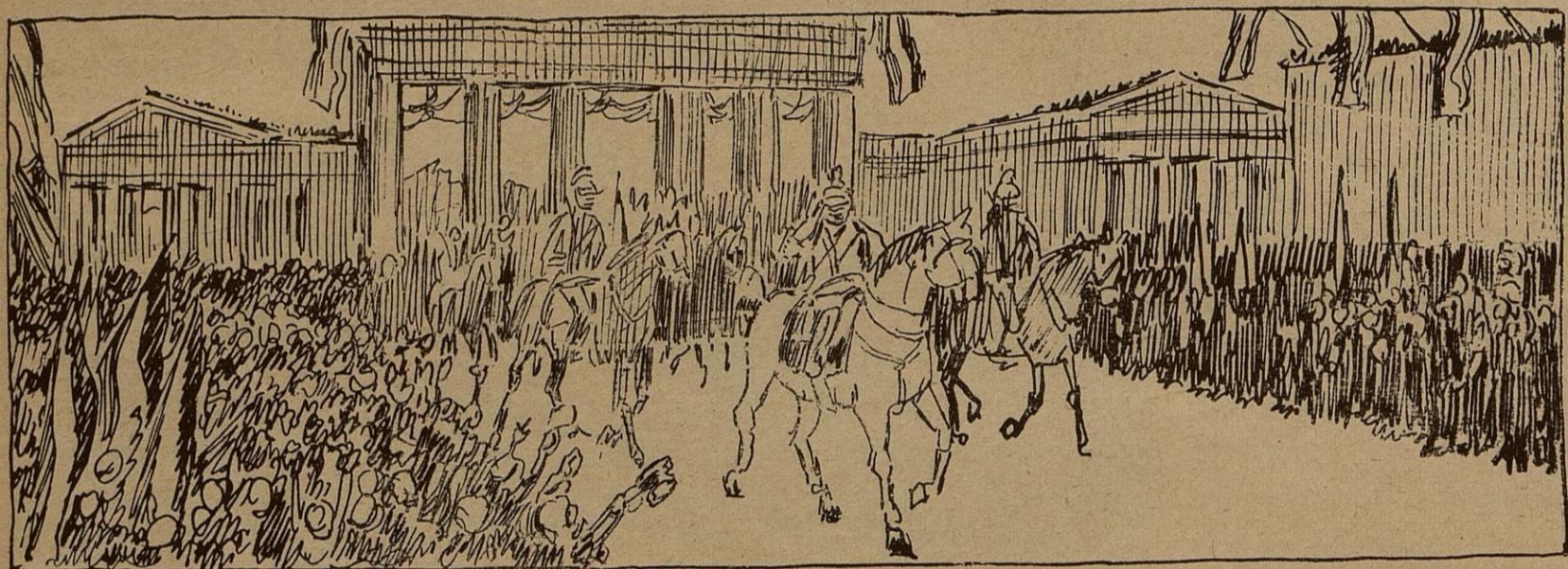
— Ah ! Trude ! Trude ! tu fus impératrice !



LES ZEPPELINS ANÉANTISSENT LA FLOTTE ANGLAISE.

qui avaient un besoin impéieux de la guerre, besoin matériel et besoin moral. Car ce sont les « messieurs Krause » qui rêvaient du bassin de Briey et du port d'Anvers, du chemin de fer de Bagdad et de la liberté des mers sous la tutelle allemande, du port de Salonique et du port de Calais, du Maroc et du Brésil, de la Chine et de l'Inde. Car ce sont les « messieurs Krause » qui formaient les treize cent cinquante mille membres de la Ligue maritime allemande, qui acclamaient les apôtres du pangermanisme, qui inondaient les écoles de géographies tendancieuses, et les pays du monde de commis-voyageurs ; qui souscrivaient les actions des paquebots de Herr Ballin, de Hambourg, et des ballons du comte Zeppelin, qui publiaient les milliers de volumes et les centaines de films de propagande, et qui ne se gênaient pas pour dire tout haut : « L'empereur est bien faible dans l'affaire du Maroc ! »

Et le kaiser Guillaume II laissait dire « monsieur Krause ». Sous une impossibilité de commande destinée à duper l'univers, il jouissait légitimement des prétextes incartades de « monsieur Krause » dont en soutien il excitait l'utile verbosité. Devant la galerie internationale Guillaume II, candidat au Prix Nobel pour la paix, et « monsieur Krause », candidat de rêve au trône pour la guerre, jouaient une parade minutieusement



KRAUSE RENTRE A BERLIN A LA TÊTE DE SES TROUPES VICTORIEUSES. IL PASSE SOUS LA PORTE DE BRANDEBOURG.

Oui, Krause, Krause bourgeois de Berlin, Krause-aux-saucisses, commerçant notable et connu, Krause épais, gras, posé et bon travailleur, Krause a rêvé, tout simplement rêvé. Mais quel rêve ! Et dans son numéro du 30 mars 1914

exactement dix-huitième année, n° 53) le *Simplicissimus* a recueilli et publié son rêve en l'illustrant des dessins ci-dessus reproduits.

LA GERMANIA COURONNE DE LAURIERS SON PLUS NOBLE FILS.

réglée. Rôles très bien sus, acteurs parfaitement convaincus d'une pièce à clef que Tartuffe eût signée avec bonheur.

Et il fallait vraiment que Guillaume II et « monsieur Krause » fussent bien sûrs d'eux, bien sûrs aussi de l'indifférence du monde trompé par l'hypocrisie du premier et incrédulé aux fanfaronnades du second, pour que le 30 mars 1914 le *Simplicissimus* osât lancer à la face de l'univers une aussi claire prédiction que ce numéro 53 : *Si j'étais l'empereur !*

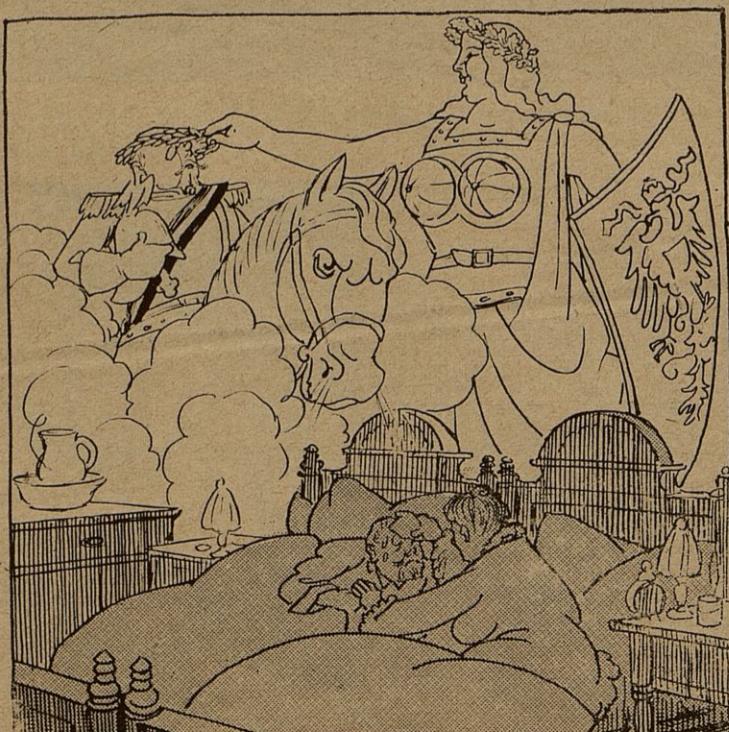
Il y a même dans cette publication quelque chose de singulier, une sorte de bravade assez bizarre qui jette sur la mentalité allemande, sur la psychologie germanique un jour tout particulier.

Cette répétition générale sur le papier et sous une forme aussi osée du drame qui se préparait peut étonner par le raffinement qu'elle suppose. Le grand projet à cette date du 30 mars 1914 devait être en Teutonie le secret de beaucoup de gens. Ces gens se donneront le petit frisson de volupté de raconter leur secret sous une forme étrange. Sans doute se dirent-ils : « Bah ! personne n'y croira » ; et ils eurent raison.

Personne alors chez nous et chez nos amis ne prêta la moindre attention à cette « ligne droite, chemin le plus court de Berlin à Paris » ni aux vingt menaces claires contenues dans ces pages.

Un numéro de journal satirique, est-ce que cela compte en vérité ? Celui-là pourtant portait en lui, trois mois avant le prétexte, quatre mois avant le fait, le secret de l'avenir réclamé, exigé par tous les « messieurs Krause » du monde germanique à la face même des nations civilisées trop confiantes.

GEORGES G.-TOUDOUZE.



— Mais réveille-toi donc, Krause ! Qu'as-tu rêvé ? Tu es tout en nage ! — Ah ! Trude, tu fus impératrice !

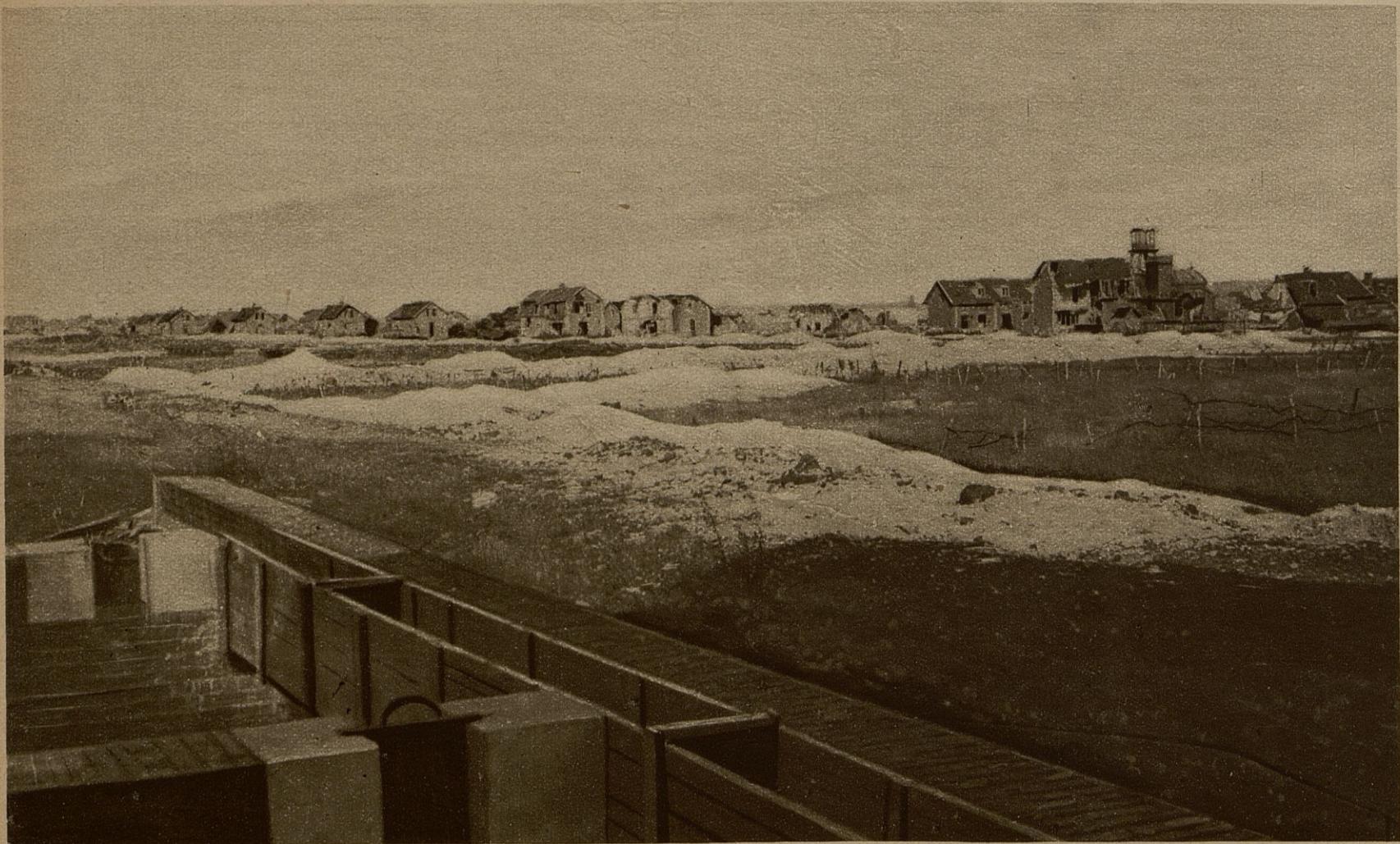
Car ce sont les « messieurs Krause » qui désiraient la guerre, qui réclamaient la guerre,

## NOTRE OFFENSIVE EN BELGIQUE



Ces photographies ont été prises en Belgique, au cours de la dernière offensive franco-britannique, dans la zone d'opérations de nos troupes, au nord de la route de Langemarck. En haut de la page, un officier français, sur une position qui vient d'être conquise et reste jonchée de cadavres allemands et de débris, examine les lignes ennemis toutes proches. En bas, un abri boche, construit avec une solidité particulière, et qui a pourtant été démolie par nos obus : on n'y trouva que des morts. Dans les médaillons : à gauche, une pièce de 77 abandonnée par les Allemands. A droite, un caisson que nos canons ont à moitié détruit.

## LA BATAILLE AUTOUR DE LENS



Des abords de la fosse 14 on reconnaît ce coron, vaste cité ouvrière, qui s'étend au nord de Lens, dont il n'est qu'un prolongement. Si certaines maisons apparaissent endommagées c'est qu'il a fallu y jeter des obus pour en déloger les Boches. Mais l'artillerie de nos alliés a visiblement ménagé ces humbles maisons de mineurs, ne s'attaquant qu'à celles qui abritaient des mitrailleuses. Les ouvrages de la fosse dite d'Hénin-Liétard forment la masse sombre qui se détache sur le fond de la photographie.



Les Allemands avaient couvert la région de Lens de défenses de toute nature qu'il a fallu enlever les unes après les autres au prix de combats acharnés. Ce sont les troupes canadiennes qui opèrent dans ce secteur où leur bravoure fait l'admiration des armées alliées. Malheureusement les Allemands ont appliqué là aussi leur programme de dévastation. Ces photographies en sont la preuve irréfutable. Ici, ce sont les abords bouleversés de la fosse 15 avec ses chevalements en ruines et les défenses dont l'ennemi l'avait entourée.

LES CAMPAGNES  
DE  
JEAN LE BLANC  
PAR MARC ELDER

IX

LE RADEAU

Le rapport du second, sauvé par une felouque crétoise, établit plus tard que l'*Aurès*, torpillé à l'aube, par 20 degrés de longitude est et 35 degrés de latitude nord, coula en sept minutes et que tout à bord se passa dans le plus grand calme. Le sous-marin s'était assuré du naufrage puis avait disparu.

La vérité était moins belle. Mais, comme les morts ne parlent pas et que les rescapés perdent la mémoire des angoisses au retour de la vie, il est aisé d'escamoter les paniques.

On avait évité le cap Matapan, coupe-gorge réputé, en tirant au sud, vers la route de Suez. Le destin était là. Les hommes, permissionnaires et convalescents de Salonique, dormaient encore quand l'explosion coupa en deux le navire par le milieu.

Ce fut une ruée folle. Beaucoup ne songèrent même pas aux canots et se jetèrent à la mer. La manœuvre des embarcations rassembla les moins fébriles. Malheureusement les canots, ébarouis par un long séjour au soleil, firent de l'eau et menacèrent de couler. Ils furent quand même envahis.

Les matelots tentèrent d'organiser le sauvetage à coups de poings. Un grand colonial joua du couteau quand il fut assommé, culbuté par dessus bord. On vit un sergent au teint jaune, aux yeux phosphorescents, enjamber le bastingage, sauter dans une chaloupe. Il se brisa les jambes et demeura sous un banc à râler.

Jean Le Blanc était à son poste, au radeau. Le chef mécanicien allait embarquer quand il fut saisi par les remous de l'*Aurès* et coula. Les hommes eurent beaucoup de peine à déborder pour éviter de sombrer dans le tourbillon.

Dès que le radeau parut, les nageurs se hâtèrent vers lui. La mer était calme et toute rose du reflet de l'aube. Les épaves ruisselantes, vues de bas, semblaient des plaques de métal. Les têtes roulaient comme des boules noires.

Jean Le Blanc manœuvrait une lourde godille. Cour-séoule, Garoupe, Pomègue et trois lascars hissèrent à bord les naufragés. Beaucoup, entraînés par le poids des capotes, disparurent avant qu'on pût arriver. Quelques-uns se soutenaient sur des planches. Plusieurs fois une poignée de cheveux, que l'eau déployait comme une algue, resta seule dans la main des sauveteurs.

Les canots, qu'on apercevait à demi submergés, nageaient vers l'est. Le radeau essaya de les suivre. Mais il enfonçait déjà sous la charge. La crête des vagues le balayait ; il ne s'enlevait plus que lourdement. Des voix réclamaient :

— On est trop, où va couler !

Les hommes se regardèrent avec des yeux homicides. Un capitaine d'infanterie essaya d'intervenir. Il se fit alors un silence écrasant. Les naufragés se serrèrent au milieu du radeau, en tas loqueteux, trempé. Plusieurs, en pleine crise de paludisme, claquaient des dents. Le soleil montait.

On heurta des fûts, des bidons, des madriers. Un soldat remarqua qu'ils n'avaient pas de vivres et s'efforça d'accrocher au passage une caisse marquée Huntley Palmer. Il disparut dans la mer.

L'horizon était vide et parfaitement net. Les matelots se relayèrent à la godille. Malgré leurs efforts, les canots s'effaçaient progressivement dans la direction opposée à la marche du soleil. Bientôt ils ne furent plus que des points noirs serrés d'une vibration dorée.

Il pouvait être midi. Le radeau, alourdi par la mer, s'enfonçait de plus en plus. Les hommes se tenaient debout, coude à coude, les regards tendus sur l'espace.

Voir les numéros 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149 et 150 du *Le Pays de France*.

L'eau leur venait aux chevilles, montait lentement par les pantalons. Ceux qui avaient encore des souliers les sentaient fondre. Des vêtements séchaient dans une buée.

Il y eut un espoir fulgurant : une fumée rampait à perte de vue dans l'ouest. Aussitôt on dressa des ceintures, des vestes sur l'aviron. Le capitaine eut l'idée de faire pousser des cris en chœur, à intervalle régulier. Toutes les poitrines trouvèrent du souffle. Mais la fumée se dispersa, s'évanouit, absorbée, eut-on dit, par le soleil.

Un vieux marsouin bâilla en découvrant une mâchoire édentée. La faim commençait à tordre les estomacs. Maintenant les lascars grelottaient, refusaient tout service, et ils avaient des yeux de chiens mourants dans leur face cuivrée. Jean les gourmanda. Mais ils se blottirent dans le tas de chair anxieuse sans répondre.

Vers le soir, un homme qui respirait encore accosta le radeau. Les plus valides demanderent qu'on l'embarquât ; les faibles défendirent brutalement leur place. Jean offrit de nager près du radeau pour sauver le misérable. Avant de plonger il ouvrit sa vareuse et tendit quelque chose à Garoupe : c'était le portrait de Marie-Ange.

Deux heures plus tard l'homme expirait et Jean se

souin avait un rictus autour de sa mâchoire ébréchée. On fila les cadavres à la mer. Une voix dit :

— Alors qu'est-ce qu'on va manger ?...

Un frisson courut dans les entrailles ardentes, mais nul ne trouva le courage de relever la phrase. Le radeau, soulagé, émergea. Les plus épuisés s'écroulèrent, dos à dos : ils avaient déjà les lèvres noires.

Le temps demeura couvert et froid. Pour se réchauffer, ceux qui avaient encore la force de lutter, prenaient tour à tour la godille. Des remous ramenaient deux fois un cadavre dans les entours du radeau. Les derniers regards des mourants l'envièrent ; et soudain, le vieux marsouin, se dressant, se mit à l'invectiver.

Les matelots s'aperçurent qu'il était ivre, et, férolement jaloux dans leur détresse assoiffée, ils voulurent le faire taire. L'homme se fâcha, sortit un bidon de sa vareuse et le vida par bravade. Jean reconnut le bidon.

Le marsouin trépignait comme un épileptique au bord du radeau. Pomègue approcha de biais pour saisir le breuvage précieux ; des soldats s'étaient levés. Mais le fou envoya le bidon à la mer, puis s'abattit à son tour sous les coups et glissa dans l'abîme.

Un peu plus tard le capitaine d'infanterie agonisa avec de petits hoquets d'enfant repu, et cette fois les hommes ne bougèrent même pas pour jeter le corps. Un artilleur, plié en deux, tenait son poing dans sa bouche : on vit du sang sur son poignet. Brusquement, son voisin éclata en sanglots lamentables.

Jean s'efforçait de surveiller la mer : elle était solitaire, infinie. Par moment ses oreilles bourdonnaient, des éblouissements hallucinaient sa vue. Il voyait mille soleils embraser le ciel, les facettes de vagues assaillir le radeau. Et le sommeil pesait sur ses paupières, sur toute sa chair épuisée.

Des compagnons endormis ne devaient plus se réveiller : il luttait pour ne pas dormir. Garoupe s'était affalé près de lui ; il chercha des mots pour parler :

— La dernière fois qu' j'ai naufragé, grogna-t-il, j'ai eu deux mois d' convales... c'est bon...

Garoupe voulut rire : il n'obtint que d'horribles claques

ments des maxillaires. Le clapotis des vagues chanta. Jean prit dans ses mains sa tête, sonore comme une cloche. Il dit encore :

— Ah ! si elle me voyait... ça lui ferait gros cœur...

Puis il mit la main dans sa poche, sur le portrait de Marie-Ange et ne bougea plus.

Sur le soir, il y eut une déchirure violette dans le coton du ciel : des nuages se gonflèrent de pourpre l'orient s'assombrit. De nouveau ce fut la nuit qui rend à la mer son horreur mystérieuse. Le radeau oscillait mollement. Peu à peu l'humidité mangeait la chaleur des sangs débilités.

Au jour, les survivants comptèrent de nouvelles victimes. Ils rampèrent pour les dépouiller et se couvrir. La mer était redevenue douce et lumineuse.

Jean s'accroupit près de la godille. Pomègue



hissa sur les planches. Le capitaine pria ceux qui pouvaient avoir des provisions de les partager. Personne ne répondit, ne bougea. Le jour devenait gris, cotonneux ; la mer prenait un ton de mercure lourd et froid. Des soldats eurent des vomissements et chancelèrent en cillant des paupières.

Au crépuscule la masse humaine fut oppressée par l'angoisse. Un vent aigre sortit du nord, retroussa les lames. Une boule de feu roula dans l'oesophage des naufragés. Certains se penchèrent, humèrent l'eau salée. Jean crut apercevoir, aux dernières lueurs du jour, un soldat qui portait à la dérobée son bidon à sa bouche. Le vieux marsouin le vit aussi et ses yeux s'enflammèrent.

La nuit fut silencieuse, à part quelques râles, quelques grognements. Le vent força, brûlant de froid les corps trempés, et la mer, plus dure, secoua le radeau



par des mouvements irréguliers et lents. On se serra encore plus près à près. Jean mâcha longtemps une boulette de papier dont le goût de plâtre lui parut délicieux.

Au matin on s'aperçut que les trois lascars étaient morts. Un soldat aussi gisait dans l'eau. Quand on le releva, Jean reconnut l'homme au bidon. Le vieux mar-

souin avait un rictus autour de sa mâchoire ébréchée. On fila les cadavres à la mer. Une voix dit :

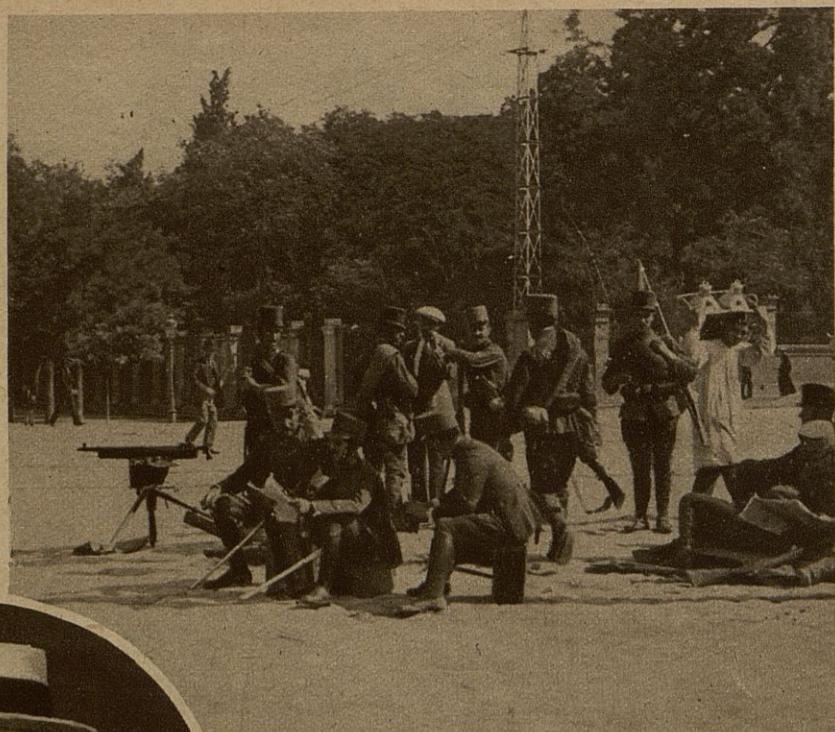
— Alors qu'est-ce qu'on va manger ?...

(A suivre.)

## LES TROUBLES EN ESPAGNE



A Barcelone, centre d'une région où la vie industrielle est intense, l'agitation a revêtu un caractère particulièrement grave. Les grévistes devenus émeutiers ont eu recours au moyen classique des barricades pour arrêter les soldats lancés contre eux. En voici une qui fermait la rue San-Paciano et qui était faite de ses pavés.

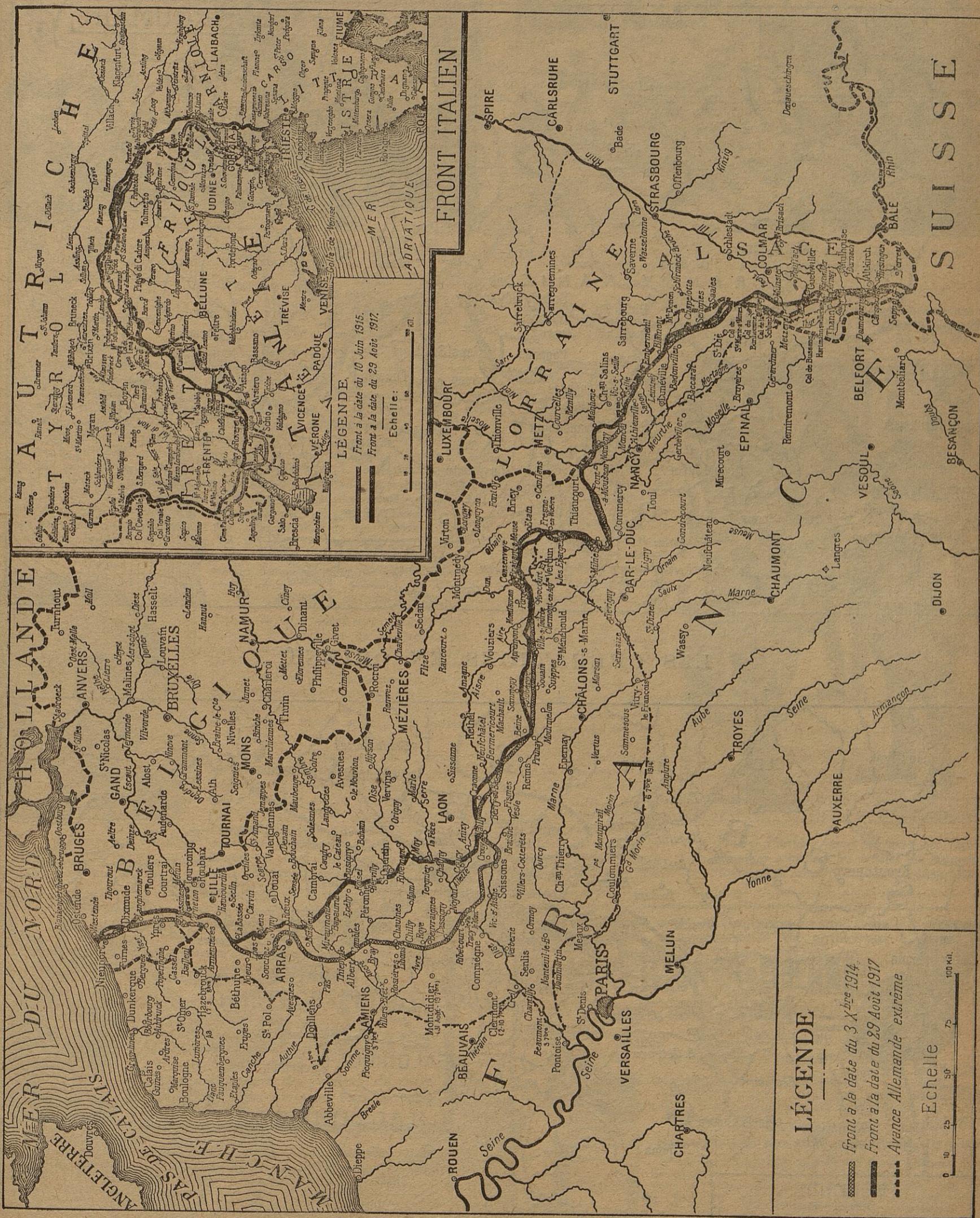


A Madrid il y a eu quelques bagarres. L'autorité avait fait occuper militairement différents points de la ville et des faubourgs où des troubles étaient prévus. C'est ainsi qu'on a pu voir cette section de mitrailleuses établie sous les ombrages d'Atocha, dans un des sites les plus ravissants de la capitale espagnole.



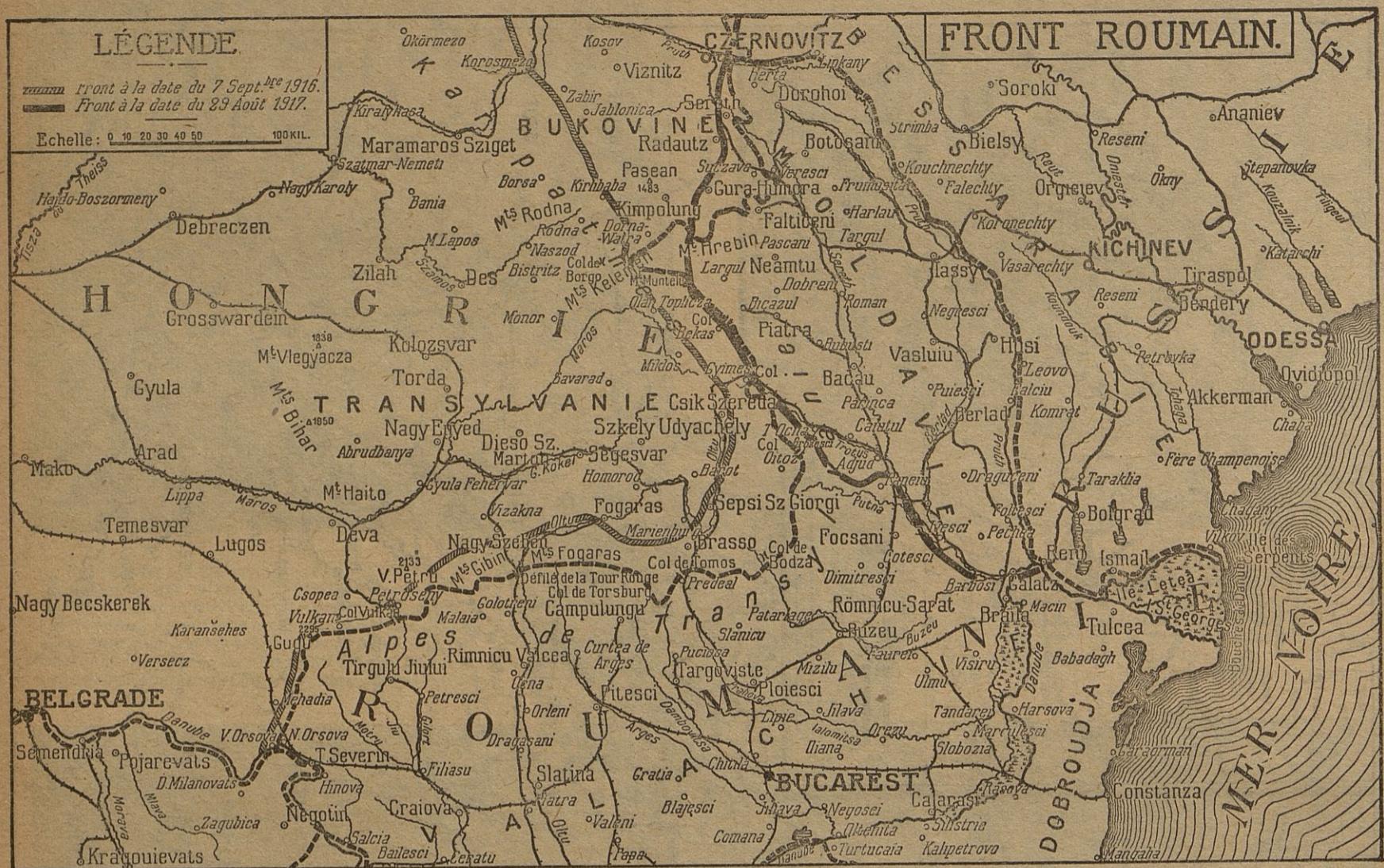
Des troubles d'une certaine gravité, occasionnés par les grèves, ont récemment éclaté en Espagne. Il a fallu, pour les réprimer, le concours de la force armée. Il y a eu des victimes. A Barcelone, l'ordre fut rétabli surtout par la garde civique, composée d'anciens soldats, et qui est très populaire. On en voit ici un peloton dispersant des manifestants dans la calle Salmeron. Dans le médaillon, le député révolutionnaire don Marcelin Domingo, arrêté à Barcelone et interné à bord du croiseur « Reina-Regente ».

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

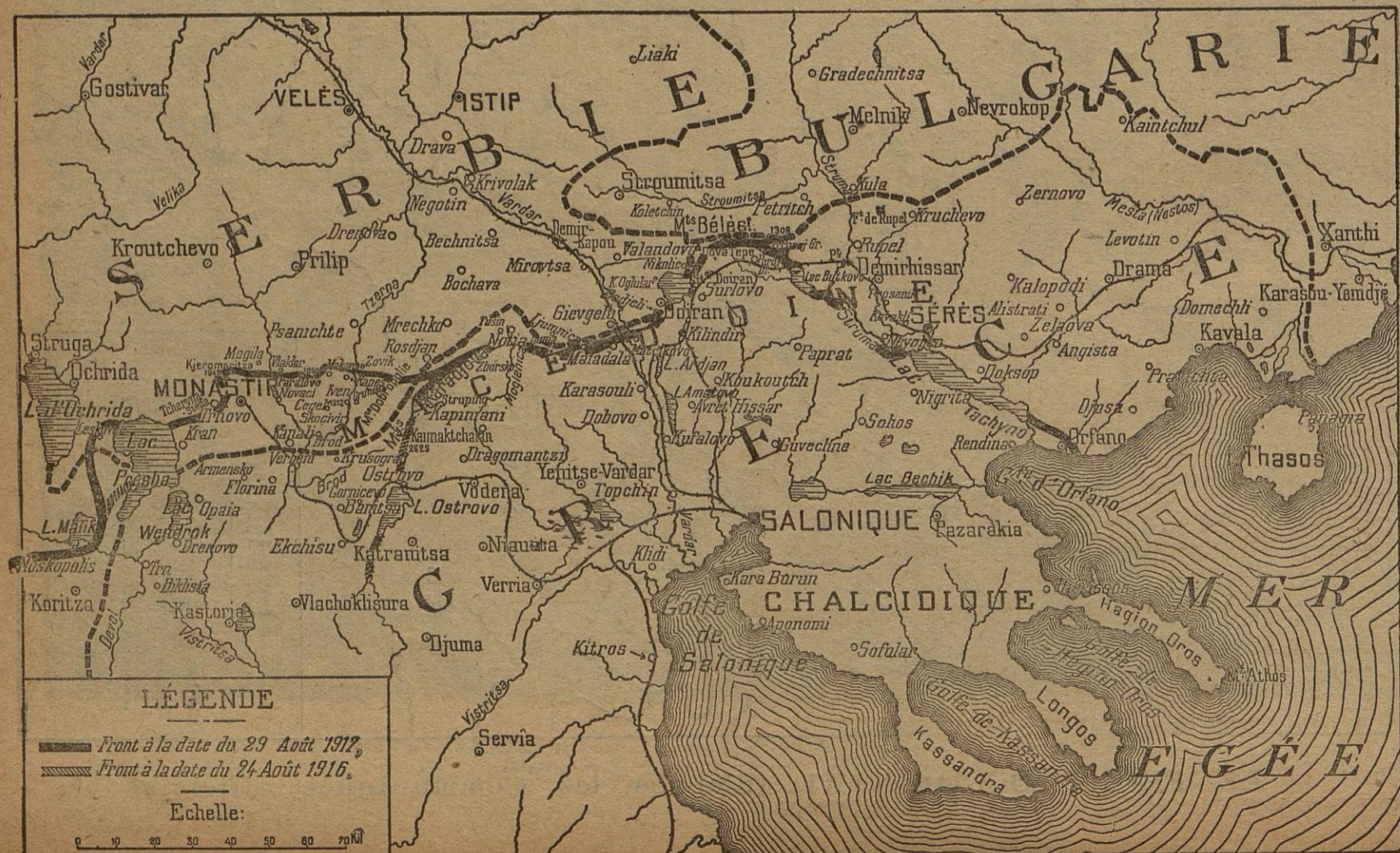


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

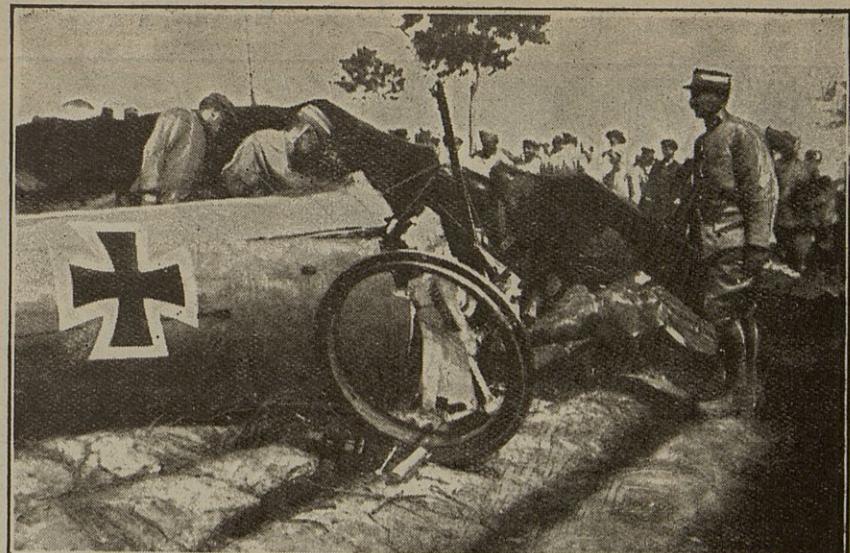


## LES OPÉRATIONS EN ORIENT





Les Roumains de Paris commémorent devant la statue de Strasbourg l'entrée de la Roumanie dans la guerre.



Un des nouveaux et puissants avions allemands, du type « Gotha », abattu le 21 août à Pagny-sur-Meuse.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAN.** — Sur le front russe on a constaté une certaine activité qui, sans avoir abouti à des mouvements importants, est néanmoins de bon augure. Nos alliés ont subi plusieurs attaques et si en certains endroits ils n'ont pas répondu avec beaucoup d'ardeur, en d'autres ils ont résisté bravement et avec succès. L'activité de l'artillerie a été en général soutenue. Les secteurs où l'on a vu se produire quelques actions sont : d'abord celui de Toukkoum, où des attaques ont fait reculer les lignes russes dans les régions de Ragazem et de Kermern, vers le lac Schlozen-Frankendorf : il est vrai que ces attaques étaient soutenues par une violente canonnade. Dans les autres secteurs, les Russes, malgré quelques fluctuations, ont conservé leurs positions : on peut citer la région au sud-ouest du lac Babitch, celle de Sboryeh-Wydoutka, en Volhynie, celle de Baranovitchi et celle de Chelvoff. Ces attaques dispersées et qui, effectuées par des troupes peu nombreuses, ne devaient pas avoir des objectifs bien définis, avaient peut-être pour but réel de masquer les prélevements que l'état-major austro-allemand fait dans diverses armées au profit des fronts du sud où il semble qu'une grande campagne offensive doive s'ouvrir avant l'hiver.

En effet les Austro-Allemands, que l'on a vus un moment arrêtés sur la frontière de la Galicie et de Bessarabie, ont repris leur mouvement de progression auquel les Russes ne paraissent pas s'être opposés. Le communiqué du 28 nous apprend que les impériaux prirent l'offensive ce jour-là, s'emparèrent sans combat des positions de Bojan, en Bukovine ; bientôt après ils atteignaient la frontière de Bessarabie.

Quant aux événements de Roumanie, après avoir pris un moment une tournure plus favorable, ils redeviennent inquiétants. Les Russo-Roumains avaient remporté des succès appréciables et la situation commençait à se rétablir lorsque est survenue la retraite des Russes en Bukovine : entre temps Mackensen, d'abord arrêté sur la ligne Serbesci, Muncelu, Movilita, s'était remis en



M. GERVAIS,  
sénateur de la Seine,  
mort à Paris le 30 août des suites  
d'un accident d'automobile.

mouvement ; l'exemple des Russes de Bukovine a fâcheusement impressionné une des divisions russes que le feld-maréchal avait devant lui, et qui a lâché pied, ce qui lui a permis d'occuper Muncelu et différentes positions des deux côtés de la Susita.

Sur les autres parties du front de Roumanie, les Roumains, en général, résistent aux efforts des impériaux et parfois remportent de petits succès.

A la conférence de Moscou, qui réunit les représentants de tous les groupements politiques russes, en vue de décider de leur coopération pour la réorganisation militaire et intérieure du pays, le général Korniloff, généralissime, a fait des communications sensationnelles dont la conclusion est que le rétablissement de la discipline dans l'armée ne peut plus être différé sans danger pour le salut du pays. Cette déclaration a été bien accueillie par presque tous les membres de la conférence, et l'on espère que le général et M. Kerenky recevront les pouvoirs nécessaires pour extirper l'anarchie de l'armée.

**MACÉDOINE.** — On ne signale sur ce front que la lutte ordinaire entre artilleries adverses, et des combats de peu d'importance entre détachements.



Le général Pershing remet au maréchal Joffre un livre d'or contenant les articles des journaux américains sur la mission française aux Etats-Unis.

### A NOS LECTEURS

Par suite de la grande affluence de commandes pour notre prime

#### AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

et pour permettre à nos artistes l'exécution irréprochable de ces portraits, nous sommes obligés de suspendre l'insertion des bons jusqu'à nouvel ordre.

**Hâtez-vous donc de profiter de cette prime, en nous envoyant tout de suite votre commande.**

### LE PAYS DE FRANCE

offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 150 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 12 et intitulé : « Les ruines de la ville de Chauny ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

### LA MARMITE NORVÉGIENNE “POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

#### Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1<sup>er</sup> MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, **15 francs pièce**, PRISE EN NOS BUREAUX

Envoy par colis postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2<sup>me</sup> MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, en rabanne, tissu de Madagascar, système H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé **19 francs pièce**, PRISE EN NOS BUREAUX

Envoy par poste, **19 fr. 50**

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B<sup>de</sup> Poissonnière, Paris



## La Guerre en Caricatures



FRANCHISE MILITAIRE PAR ALBERT GUILLAUME

— Comment, monsieur Boireau... à votre âge, mobilisé !... c'est beau ça !...  
 — Que voulez-vous, chère madame... je n'avais pas les moyens de rester civil pendant la guerre...



LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ PAR ALBERT GUILLAUME

— Ah ! s'il y avait moyen d'utiliser le principe de la marmite norvégienne pour garder chaud notre appartement cet hiver !...  
 — Le fait est que ton salon, comme auto-cuiseur, serait épataant...»